

# \* PAGE DES ENFANTS \*

## Causerie

Il vous sera très curieux, j'en suis sûre, de lire le voyage aux Antipodes d'une jeune française, Mlle Cochet, qui sut si bien se tirer d'affaire, seule dans des pays inconnus, alors qu'à Paris une jeune fille de son âge ne peut sortir à la porte sans être accompagnée. Elle avait de la volonté et de l'initiative celle-là et nous la prendrions plutôt pour une américaine cette héroïne de vingt ans qui n'a pas craint d'affronter tant de fatigues et risquer de se heurter à bien des dangers. Je laisse à l'intrépide voyageuse le soin de vous raconter elle-même son voyage :

Est-ce à mon origine normande que remonte mes goûts de voyage ?

Les mêmes instincts d'aventure qui poussaient les hardis hommes du Nord sur les côtes de France et d'Angleterre, m'ont-ils poussée, moi Française élevée dans toute la réserve de l'éducation française, à quitter mon pays, la routine et le cadre connu de l'existence ?

J'eus beaucoup de peine à convaincre mes parents anxieux, et que l'idée de me rendre indépendante effrayait.

J'avais juste vingt et un ans quand je partis pour Londres. Sachant déjà assez bien l'anglais, j'y obtins facilement une situation d'institutrice dans une famille écossaise où je restai un an et fus fort heureuse ; de là, j'allai dans un pensionnat à Dublin, et de tous les pays que j'ai visités, l'Irlande est un de ceux qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs.

D'Irlande, je revins à Bruxelles, qui est pour moi presque une seconde patrie. Mais là, je retrouvai les usages de la France, et, habituée que j'étais à l'indépendance britannique, je ne pus me faire facilement aux mœurs de nos pays.

Je visitai plusieurs fois l'Allemagne mais sans être tentée par l'existence qu'on y mène. Il semble que les plus grands plaisirs pour les hommes soient

de boire et de fumer ; pour les femmes d'absorber beaucoup de tartes et de café dans les *Klatcherieen* journalières, dont la réputation des absents sort fort endommagée.

Naturellement, ma pensée retournait vers les pays anglais où j'avais rencontré vraiment un genre de vie et un milieu à mon gré. Mais j'étais devenue plus téméraire par l'habitude des voyages, l'Angleterre me semblait déjà trop près, et je rêvais des colonies, comme d'une terre promise où tout serait nouveau, et, par conséquent, charmant.

Les colonies ! c'est fort vague, cela comprend quatre parties du monde, ou à peu près ; des climats et des régions essentiellement différents. Néanmoins, tout m'étant inconnu m'était d'un égal attrait.

Je ne connaissais rien des différentes lignes de paquebots. Un petit guide-réclame qui donnait des renseignements sur toutes les colonies anglaises, faisait une description qui me séduisit du climat néozélandais ; ces pages et ce que j'avais déjà entendu dire de la végétation et des mœurs fixèrent mon choix sur ces pays.

J'avais, pendant les quelques années passées dans les îles Britanniques et en Belgique, amassé de quoi payer mon passage, même aux Antipodes, me conservant environ mille francs, pour attendre, au terme de mon voyage, une situation convenable.

Sans hésiter, j'arrêtai donc mon passage sur le steamer *Papanni* qui devait partir pour Auckland le 20 juin 1899, passant par Ténériffe, le Cap et le Tesmanie.

La famille à laquelle j'appartiens ne jouit malheureusement pas des mêmes instincts d'aventure que moi ; donc, comme je prévoyais de sa part une résistance à mes projets, peut-être des reproches, je ne leur dis rien de ce que j'avais décidé, et le 19 juin je quittai Bruxelles sous prétexte d'aller passer mes vacances à Londres, en laissant à mes parents l'impression que j'allais revenir immédiatement.

Ce départ brusque pour une terre inconnue était évidemment un coup de tête, mais il répondait parfaitement à mon extrême désir d'inconnu et d'imprévu. Si j'avais demandé l'avis de gens sensés, ils m'auraient bien certainement déconseillé une expédition aussi incertaine. Je ne pris d'autre avis que le mien, et je ne l'ai jamais regretté.

Nous devions quitter Londres à une heure de l'après-midi, mais, par suite de retards fréquents dans le chargement des marchandises, nous ne partîmes qu'à minuit. Toute l'après-midi je me promenai sur le pont, observant les passagers. Il tombait une pluie serrée et triste, et je sentais cruellement l'isolement, plus pénible encore au moment d'un départ.

Le brouillard nous cachait la perspective de Londres ; seuls étaient visibles sur l'eau sombre de la Tamise tout autour de nous, les steamers et les voiliers de provenance lointaine, offrant cette apparence de négligé, de réparation, de déshabillé qui est commune aux vaisseaux du port.

Toute l'après-midi se passa à charger ; la plus grande partie de la cargaison était de la tôle ondulée, dont sont recouvertes toutes les maisons aux colonies.

Enfin, vers minuit un petit tug s'approcha de nous et lentement se mit à nous remorquer jusqu'à l'écluse.

Là, on s'aperçut que la *sweetheart* d'un des matelots avait été oubliée à bord ; il fallut la descendre à terre avec une corde, mais la fille n'en parut pas fort embarrassée ; je suppose que sa timidité ayant été fort mise à l'épreuve, elle n'en avait conservé que très peu. A une heure du matin nous étions en plein mouvement vers Greenwich, pour moi en plein mouvement vers l'inconnu.

Deux jours après nous nous arrêtions à Plymouth et quelques heures après avoir quitté ce port on découvrait à bord un *stow'away*, c'est-à-dire un homme qui, grâce à la connivence des matelots, parvient à se cacher sur